Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 35

Artikel: J'irai voir
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-200387

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et ils s'élancèrent, mus par une irrésistible impulsion, la tête en avant, gravissant les escarpements, sautant les fossés, la bouche emplie de leur refrain. « Là-haut », c'était peut-être la mort qu'on allait trouver, — mais c'était aussi la gloire. Et l'on comprend que le refrain ait fait fortune, et que l'armée le garde.

Nous aussi, en Suisse, avons nos chansons ! Chantez-les donc, soldats, durant les trois semaines que vous allez passer sous les drapeaux ; elles vous donneront du courage, tromperont la fatigue et vous feront oublier les intempéries.

De temps en temps. — François-Abram va voir son ami Siméon, qui garde la chambre depuis quelques jours. Il le trouve zigzaguant d'un meuble à l'autre.

— Tu ne me parais pas bien solide sur tes jambes, mon pauvre Siméon. Qu'as-tu donc ?

— Eh bien, non, ça ne va rien tant bien aujourd'hui. Le médecin m'a dit de prendre de temps en temps un doigt de Villeneuve pour me fortifier. J'en ai pris de temps en temps toute la journée et pourtant tu vois, c'est comme tu dis, je ne suis rien solide sur mes jambes.

J'irai voir. — Un monsieur se présente chez Mme Remesse et demande à la voir.

— Madame n'y est pas, lui dit la bonne.

— Et vous ne savez pas quand elle rentrera.

— Non, mais, si vous le désirez absolument, j'irai voir le lui demander,

Une voix de trop. — Dans une dispute conjugale, la femme, à bout d'arguments :

— Au reste, une voix intérieure me dit que....

— Miséricorde ! il ne manquait plus que tu aies encore une voix intérieure !

Une lectrice. — Une dame à une de ses connaissances :

— Aimez-vous la lecture, chère madame ?

— Passionnément.

— A quel genre donnez-vous la préférence ?

— A vrai dire, je n'ai pas de préférence, car dès que j'ouvre n'importe quel livre, je m'endors.

Ça mord.

LA PÊCHE DU CHEVAINE.

Quel amateur, en se promenant par une chaude journée d'été sur les bords d'une rivière, n'a pas observé, à la surface de l'eau, les formes grises, allongées, immobiles des chevaines, semblant savourer avec délices le plus doux farniente? Et quel est celui qui, dans ces circonstances, n'a pu constater, aussi, la facilité extrême avec laquelle le moindre bruit, sur la rive, et surtout la moindre apparition insolite, mettent en fuite ces poissons et les font disparaître au fond de l'eau ?

Le chevaine est excessivement ombrageux. Pour peu qu'il aperçoive le pêcheur, sa canne, ou simplement le fil de la ligne, il ne prendra jamais l'amorce. J'ai vu parfois des bandes entières de chevaines narguer en quelque sorte le pêcheur, à plaisir. On leur faisait passer l'amorce sur le nez ; ils venaient la sentir et lui tournaient le dos ! Et ce manège se continuait pendant des heures, jusqu'à ce que le pêcheur, comprenant le ridicule de la situation, prît le parti de se retirer !

La vraie, la seule raison : le pêcheur n'avait pas été assez prudent : les chevaines se méfiaient.

L'essentiel, pour réussir, avant tout, c'est donc de se dissimuler absolument à la vue du poisson, et par conséquent de choisir, de préférence, les places où, tout en pouvant l'observer, cette dissimulation est praticable. Les arbres et les berges vous serviront à cela.

J'ai souvent pêché de dessus les ponts. J'y ai toujours fait de belles pêches parce qu'il était presque impossible au poisson de m'apercevoir.

Donc, première condition, se dissimuler ; la deuxième, avoir de bons instruments.

Pour hameçon, un *tout petit* hameçon triple, nos 14 à 16. Les hameçons triples sont très supérieurs, à mon sens, aux hameçons simples, auxquels j'ai renoncé depuis longtemps.

Quelle amorce employer? Après de nombreux tâtonnements, j'ai fini par adopter définitivement la mouche ordinaire, de cuisine. Dès le mois de juin jusqu'au commencement de l'hiver, il et toujours très facile de s'en procurer.

On place ces mouches vivantes dans un flacon à gros goulot, que l'on bouche avec soin et d'où on les retire au fur et à mesure des besoins, et où elles se conservent facilement deux ou trois jours.

On met *une* mouche sur *chacune* des *trois* pointes de l'ameçon triple, et tout est prêt. On s'avance alors tout au bord de la rivière, en prenant avantage des moindres obstacles, en se courbant, ou en rampant, en tenant sa canne bien horizontale, et on observe la surface liquide. Voici un chevaine ! Il se tient mollement presque à fleur d'eau. Votre cœur bat à se rompre ; tout ému, vous lancez votre hameçon, croyant que le poisson va se jeter dessus. Pas du tout. D'un coup de queue, il a fait demi-tour et a gagné le milieu de la rivière.

N'accusez rien ni personne, si ce n'est vous-même ! *Vous aviez mal présenté votre appât.*

Pour bien procéder, il faut tenir sa canne d'une main, et de l'autre saisir délicatement l'hameçon tout amorcé. Dès qu'on aperçoit un chevaine on lâche l'hameçon et, d'un petit mouvement sec du poignet, on le lance dans la direction du poisson, en ayant bien soin de le faire tomber *près de la queue* du chevaine *et du côté du large*. A l'instant même où le chevaine entend tomber l'hameçon dans l'eau, il se retourne, et, voyant les mouches, il se précipite et les avale sans réfléchir. Il faut ferrer alors sur le champ.

Si, au contraire, par suite d'une erreur dans le lancer, l'hameçon tombe bien, près du poisson, *mais du côté de la berge*, le chevaine, en se retournant, apercevra soit le pêcheur, soit tout au moins sa canne ou sa ligne ? il s'arrêtera net, et très rares seront les cas où il prendra l'amorce.

Il n'est point facile, à la vérité, de faire tomber l'hameçon à la place précise que je viens d'indiquer. Mais avec quelque pratique on y arrive cependant, et le succès en dépend.

On fait, par ce procédé, des pêches très fructueuses, pour peu que les arbres ou d'autres obstacles ne vous gênent pas trop.

On peut encore opérer d'une autre façon, c'est-à-dire en employant *la mouche actionnée à la surface de l'eau.* Voici en quoi consiste ce genre de pêche. On se dissimule bien — toujours ! — à proximité d'un coup fréquenté par les chevaines, et on lance sa ligne à l'eau. On imprime alors à l'hameçon de petits mouvements successifs imitant ceux que fait un insecte qui vient de tomber à l'eau et qui cherche à en sortir. Les chevaines du voisinage apercevant ces mouvements, arriveront en hâte et saisiront l'amorce. Mais il convient de bien garder son sang-froid et d'être bien patient. Il faut *attendre* le chevaine et ne pas *lancer sur lui.* Autrement on n'aboutirait à rien d'autre qu'à le mettre en fuite.

Cette pêche est surtout productive lorsqu'il fait du vent. Mais il faut avoir plombé très légèrement son bas de ligne avec cinq ou six petits plombs (nos 9 ou 8, de Paris) afin qu'il ne soit pas constamment emporté et qu'il se maintienne en équilibre.

Enfin, je capture des chevaines, et souvent de très gros, en procédant de la façon suivante : je me place dans un endroit à peu près découvert, et *j'appelle* le poisson. Farceur ! allez-vous dire ? Eh bien ! pas du tout. Vous avez sans doute remarqué que lorsque les eaux viennent à changer de couleur, par suite des pluies, les chevaines quittent la surface et descendent vers le fond, se tenant à quelque vingt ou trente centimètres de profondeur. Ils ne mordent guère, dans ces conditions.

J'ai cherché longtemps un moyen de les prendre, dans ces circonstances peu favorables. Voici celui qui me réussit le mieux. Sans rien changer ni à l'armement que j'ai décrit, ni à l'amorce, je me borne alors à lancer *avec force* mon hameçon à la surface de l'eau. Les mouches, en tombant, font un bruit assez considérable qui excite la curiosité des chevaines. Ils quittent le fond, viennent voir et... sont pris. Cela n'effraie nullement les autres, et l'on peut pêcher, sans inconvénient, une demi-heure à la même place. Mais il faut donner deux ou trois coups, au moins, par minute, car, par ces eaux troubles, ce n'est que le bruit que fait l'amorce, en tombant, qui attire le poisson. E. BOULET.

(Bulletin suisse de pêche et de pisciculture.)

Djan dé la Saudze.

Djan dé la Saudze îre on gros païsan que possèdâve duvé âo trâi mâisons et einveron houitanta pouses de terrain franc. L'a falliu quand mîmo mouri quand lou momeint l'a étâ inque. Coumeint îré on hommo qu'avâi gros dé religion, ne crâïo pas que l'aussé regretta dé partir, et qu'aussé de coumeint l'autro que rollhîve sur son satzet de napoléons ein deseint : « Tè, ne pâo-tou don rein ? » L'a prâ son parti en vretablio philosophe, et l'a bin fé.

Lou dzor que cein l'est arrevâ, Djan Tiola fasâi âo for et en meneint sa pâta su onna béruetta, ie reincontré lou petit syndico qu'avâi assebin pas mau de bin âo sélo et de titres din son bureau, mâ que teniâ fermou à sa mounïa, et lâi dit :

— Sas-tou que Djan de la Saudze l'est mort ?

— Quié que te mé dit inque ! que répond lou petit syndico.

— Vâi, vâi, l'a passâ l'arma à gautse sti matin, qu'a répétâ Djan Tiola.

Lou petit syndico l'a peinsâ on momeint et l'a fé la réflecchon suivanta : « Oh ! Djan dé la Saudze l'est mort, on bin coumeint l'avâ ! »

DJAN DÉ LA BIORDAZ.